

Introduction

La banlieue parisienne, en 1963, n'avait rien à voir avec celle d'aujourd'hui, armée de tours imprenables, jonchée d'avenues de rues, de places fleuries, de centaines de carrefours, de « zones interdites », de murs tagués qui révelent les angoisses de la jeunesse et énervent le système... Elle était presque semblable à la campagne, verdoyante, humide, avec, à perte de vue, des champs dorés ou bruns selon les saisons, striée par la Marne encore presque transparente. Les avenues principales de ma ville, Vaires-sur-Marne, étaient bordées de petites villas en pierre meulière, avec les inséparables « nains de jardin » et les pneus récupérés, peints en blanc qui servaient de bordure aux massifs multicolores. Les gens y vivaient tranquilles, se rencontrant le soir au pied des portes, discutant de leur journée de travail ou des événements divers et multiples. Chaque avis engendrait des disputes, parfois qui s'achevaient devant un verre de vin blanc ou de bière dans le « troquet » du coin. La télévision n'avait pas encore envahi les foyers et, il fallait bien trouver de quoi s'occuper après avoir dîner. Les jeunes, dont je faisais partie, avaient le droit de rester dehors jusqu'à vingt-deux heures, l'été et rentraient bien plus tôt les soirs d'hiver. La règle était d'obéir aux parents, même si, parfois, l'envie de se rebeller prenait la tête, c'était une chimère pour beaucoup d'entre nous... Nous nous connaissions tous et, presque tout le monde pouvait mettre un point d'honneur à connaître les « détails » de la vie de chacun. La vie s'écoulait, au fil des réformes dans le monde du travail, dans l'attente des examens, encore modeste comme le

certificat d'études ou le brevet. Les « élites » partaient sur Paris ou dans une plus grande ville proche pour prolonger le moment de leurs études pour, disaient-ils, « réussir leur vie ». La vie, à treize ans, elle est simple, banale, peuplée de rêves et d'impatience, de désirs inavouables et de colères contenues. Ma vie était un peu particulière, un peu différente de celle des autres... elle était écartelée d'une dispute à l'autre, d'une incompréhension à l'autre, d'un souci à l'autre, et je me balançais entre des mondes toujours différents, sans jamais oser croire qu'ailleurs cela pouvait être différent... ! Je ne me souviens pas très bien de mes années de petite enfance, parfois, j'ai l'impression d'être venue monde, déjà grande. Pourtant, il paraît que ma naissance a engendré de multiples soucis pour ma famille. Trop pressée d'arriver, j'ai montré le bout de mon nez vers 7 mois, très petite, chétive, j'oscillais entre la vie et la mort dans les bras de ma mère, guère en forme non plus. À cette époque, (1950), les couveuses étaient rares et, souvent le coton cardé faisait office de chauffeuse douillette avec, un risque d'autant plus grand que les maladies du nouveau-né restaient très mal connues pour l'ensemble du corps médical. La tendance était plutôt de remettre l'enfant et la mère entre les « mains de Dieu » ! La force de mon petit corps a fini par gagner et, cette rage de vivre doit être restée en moi tout au long de mon existence car, c'est elle, qui, toujours, m'a fait avancer... Ma mère, elle, n'a jamais recommencé un autre enfant, son corps refusant de souffrir à nouveau...

Année 1963

L'odeur du café, la chaleur réconfortante qui se dégage du poêle, la lueur blafarde qui filtre au travers des vitres, annoncent qu'il est temps de se lever. Encore endormie, les cheveux en bataille, j'entre dans la cuisine, la seconde pièce de l'appartement. Maman est là, assise devant son bol de café absolument nécessaire, avec, comme d'habitude, dans le regard, cette lassitude qu'aucune nuit de sommeil ne parvient à effacer... Un léger « bisou » sur la joue, sans aucune parole et, la journée commence... Nous n'avons rien à nous dire si tôt, peut-être, plus tard, quelques mots sans grande importance viendront troubler ce silence pesant, que, seule, la radio perturbe : la mort de Robert Schuman est annoncée, on reparle de Valentina Terechkova, première femme dans l'espace, un exploit et une gloire pour le sexe féminin... Je vais avoir treize ans, dans quelques semaines et, cette année est capitale car, c'est l'année du Certificat d'Etudes ! Avec, quelques rêves de départ dans la vie, mon adolescence me semble plus facile à supporter. Mes matins sont tristes autant que les soirées d'ailleurs. Mes parents, je les aime de tout mon coeur, mais ce sont eux qui ne s'aiment pas eux-mêmes ni les autres non plus... Au fil des années de tourmente, de guerre continuelle, de mots terribles, leurs coeurs se sont arrêtés de croire en la vie, en l'amitié et, surtout en l'amour. Chaque jour, leur vie trompe insolemment, l'image donnée d'un couple avec un enfant qui, somme toute, devrait être heureux ou, du moins devrait tenter de l'être. Leur arrivée, en banlieue parisienne sans les années 1949, avait apporté son lot d'espérances et de rêves... Je

suis venue dans un monde démuné, où l'amour fou de l'un étouffait l'autre, où la jalousie morbide creusait des rides de souffrance au front de mon père et, où la résignation de ma mère à subir les plus grands affronts la rendait plus âgée qu'elle ne l'était. Pas de couleur, pas de bijoux, pas de maquillage, pas de « tralala »... Maman était une femme belle, très belle, d'origine italienne, avec, dans le regard cette petite étincelle qui rend les femmes séduisantes. Blessée très tôt, elle se relevait d'un divorce malsain qui avait eu pour résultat de lui enlever son fils, issu d'un premier mariage qui, s'il avait duré, lui aurait apporté, au moins, une grande sécurité financière. Son premier mari, parti dans le maquis durant plus de deux ans a eu la désagréable surprise de revenir et de revoir sa femme, enceinte. Maman a, sans doute, dû faire face cruellement à cette situation humiliante sans se plaindre. Il l'a quittée, il a emmené son fils légitime. Elle s'est retrouvée, seule, abandonnée, bannie de toute cette belle famille et, elle a été obligée de renoncer à la chair de sa chair, pas assez fortunée pour engager des procédures coûteuses. Elle ne l'avait pratiquement jamais revu ce fils, par manque de moyens, par peur et parce que, à cette époque, l'argent était le maître des divorces. Sans doute, au fond de son âme, elle devrait y penser chaque soir, chaque nuit, à cet enfant évanoui et, elle devait se battre contre les démons de la culpabilisation et de la révolte. Mon père s'était trouvé là, un jour, au coin du comptoir en zinc où ma mère s'exténuait à servir des verres en attendant mieux. Lui, célibataire fêtarde, fou amoureux d'elle, elle, trop seule, trop meurtrie, ont uni leur vie, (c'est la version des faits que j'ai pu, très difficilement obtenir quand il m'arrivait de poser des questions sur leur rencontre). Et puis, la vie a repris son cours, lui pour elle, elle pour... peut-être mieux ? Ma naissance n'a pas été, ce que l'on peut dire « une partie de plaisir ». Je vis le jour après les souffrances inhumaines de ma mère, ses cris stridents emplis de ran-

coeur, des heures d'attente insoutenables pour aboutir à un petit être trop petit, trop fragile, trop vulnérable qu'il fallait préserver de la mort à tout prix. C'est ma mère qui a dû payer le prix de cette survie. À force de courage et de volonté, elle parvient, après s'être sortie d'affaire, elle-même, à me donner l'envie de respirer pour toujours. Quant à mon père, heureux et fier, comme devait l'être tout homme de cette génération face à sa « progéniture », il se contenta de me regarder grandir, sans prendre trop de temps à devenir adulte.

Beaucoup de médecins prétendent que l'être humain ne se souvient pas de faits connus de la petite enfance, pourtant, j'ai dans la tête le souvenir étrange d'un objet rouge et noir qui vient heurter mon front alors que je suis encore dans mon lit de bébé. Cette cicatrice me rappelle que je n'ai pas seulement imaginé. Peut-être que ma mère me l'a raconté quand j'étais plus grande, qu'elle m'a détaillé la salière poivrière « rouge et noir » et qu'elle m'a expliqué que, déjà, tout bébé, je subissais les attaques brutales de mon père en même temps qu'elle, quand il rentrait saoul de ses multiples périples. Au milieu des larmes, des tempêtes, des coups, surtout ceux qui étaient portés à ma mère, je finis par devenir grande, trop grande, sans doute.

Je suis grande, en effet, enfin certainement pas physiquement car plutôt petite, boulotte, des cheveux bruns coupés à la « Jeanne d'Arc », une bouille assez ronde et, un avantage certain, des yeux clairs qui, même tristes, laissent entrevoir une rage de vivre. J'apprends, chaque jour à détourner mon regard de celui des voisins qui me jugent ou me narguent. Je sais éviter les questions embarrassantes de la maîtresse qui me demande où j'ai récupéré ce bleu sur la joue ou cette enflure à la lèvre ? Je suis certaine que tous les gens autour de moi vivent ainsi et qu'il n'y a rien d'extraordinaire. Seule une chose compte : passer mon examen et réussir. Mes notes sont plutôt bonnes, mon attitude « raisonnable » et, le Certificat d'Etudes devrait se

concrétiser assez favorablement pour moi, en juin prochain. Le plus difficile est de parvenir à faire mes devoirs, le soir, à la maison. Je prie, chaque retour d'école, que mon père, ce soir, soit à jeun. Sinon, c'est l'horreur, l'angoisse, la peur. Il suffit d'entendre le bruit de la mobylette sur le gravier de la cour pour savoir si oui ou non, maman va préparer les manteaux, le porte-monnaie, prêtes à partir le cas échéant. Les nuits dans le jeu de boules d'à côté, à se cacher sous la crainte d'être poursuivies et battues, les soirs de neige ou ceux où la lune brille sans pudeur, celles couchées dans le « cabanon », local pour les mobylettes, avec cette « trouille » au ventre qui rend malade pendant plusieurs jours, après. La crainte de revenir se coucher quand il dort, la peur de le voir surgir, fou de fureur, et de devoir, à nouveau courir le plus loin possible. Ces nuits où je voulais simplement ne pas être là, n'avoir jamais existé... Les autres nuits, celles où l'échappatoire avait été impossible, celles où, maman pleurait sous les coups violemment portés et quand ma petite physionomie de petite fille ne suffisait pas à contrer. Celles qui, parfois, finissaient à l'hôpital ou chez quelques voisins compatissants. Celles que je n'oublierais jamais. Ces nuits marquées à jamais dans ma mémoire, que rien ni personne ne pourra jamais effacer, ces nuits où le rôle de Dieu ne me concernait pas. Il n'était pas là, pour me protéger et secourir ma mère, il se moquait de ma souffrance d'enfant et, le dimanche matin, je le regardais, en coin, dans l'église avec au fond du cœur cette rancune inexplicable. Lui seul était responsable de ma détresse... lui seul pouvait me soulever et m'emmener loin, dans un autre monde et... il ne le faisait pas !

Et puis, il y a les lendemains qui chantent... Ceux qui sont emplis de soleil d'été, sous la tonnelle de vigne vierge, plantée par mon père dès son arrivée dans cette cour sordide. Ceux où sa voix résonne dans la cour dans une de ces belles chansons d'Aznavor ou d'Edith Piaf,

quand il peint les fenêtres, chaque année, une couleur différente, pour que ce soit plus gai ! Ceux quand la « famille » va se promener en bord de Marne, longeant les barques inertes des pêcheurs fatigués, les ginguettes muettes sous le soleil de l'après-midi, en sieste, avec, au bras, le panier qui transporte le saucisson des dimanches, le jambon blanc tout frais acheté, les baguettes croustillantes de chez Madame Madeleine, et, exceptionnellement, le petit vin frais rosé ou rouge selon l'humeur. Un festin plus que modeste mais qui relate la joie, l'apaisement et le faux bonheur d'une journée mémorable. J'aime ces jours-là, car, ce sont eux qui me font aimer ma famille et qui m'autorisent le pardon, si du haut de mon adolescence, juger m'est permis. Juger, sans doute pas, mais subir, c'est certain.

Papa est bon, ces jours-là, il est un père attentionné, un mari gentil, mais toujours vigilant face aux regards jetés sur ma mère par quelques passants attirés... Il pourrait, s'il n'avait pas l'alcool pour « confident », être le meilleur des hommes, courageux, méticuleux, bricoleur et instruit. Hélas, ses qualités évidentes sont enfouies sous les quelques décilitres de vin blanc doux absorbés quand, dans sa tête, tout va mal ! Maman est une femme de caractère (enfin c'est l'impression qu'elle donne) et, pourtant, elle devient si minuscule, si fragile devant son mari, pourtant petit, mais si fort et puissant sous l'emprise de l'alcool. Elle se résigne à le détester chaque jour un peu plus, subissant les affronts et les humiliations sous prétexte qu'il la tuerait si elle s'en allait. Et puis, il y a moi, moi qui ne sais pas pourquoi je suis l'enjeu d'une guerre aussi impitoyable et, sans vraiment le vouloir, je me sens responsable du destin de ma mère. C'est pourquoi, peut-être, une fois le Certificat réussi, la vie pourrait changer ! Sans doute que la route de la liberté s'ouvrira devant moi, emportant mon bagage et les cauchemars qui hantent mes nuits. Celui-là par exemple qui me réveille, terrifiée et bouleversée :

« mon père marche sur un fil, vers moi, plus il s'approche, plus son visage devient énorme et se déforme puis, il recule très vite pour revenir inlassablement », rien n'arrête cette image absurde et horrible. J'ai peur de me rendormir et je ne me rendors jamais.

J'attends que les jours passent, j'attends que la vie m'emmène vers d'autres cieux différents, plus compatissants, plus doux, plus normaux. L'environnement dans lequel j'évolue est identique à celui de ma famille. Cette cour commune, où nous vivons depuis ma naissance, est le fief de la décrépitude, l'ancre de la folie alcoolique. Tous les voisins, la plupart, boivent et les couples se déchirent autant que chez nous. Les coups pleuvent régulièrement sur les têtes de mes camarades de jeux et sur le visage de leurs mères aussi. Dehors, parfois, nous nous retrouvons, échappant à l'enfer. Nous n'en parlons jamais, nous évitons d'avoir les yeux rouges, ensemble et, nos regards sont souvent perdus loin dans le vague, espérant trouver la lueur d'espoir qui nous manque parfois. Nous ne sommes pas des enfants malheureux, les vêtements ne manquent pas, les jouets, les distractions non plus. Pourtant, par moment, ce château de cartes fragile s'écroule quand, chez nous, tout bascule à cause de notre ennemi principal : l'alcool. Bien sûr, il m'est arrivé et à mes amis aussi de courir au commissariat le plus proche pour demander de l'aide quand nos forces ne suffisent plus et, la réponse est toujours la même : « les affaires de ménage ne nous regardent pas ; tant qu'il n'y a pas de blessés... ». Seuls et abandonnés, nous nous en retournions vers notre destinée irréversible, à nos yeux.

Le certificat d'études

La salle est immense. Les fenêtres sont recouvertes de papier bleu à couvrir les livres afin que le soleil ne nous détourne pas de notre objectif premier. Les pupitres sont alignés, propres, vides. Le tableau noir me semble encore plus impressionnant qu'à l'habitude. Des chaises sont en rang d'oignons derrière l'estrade, prêtes à recevoir les juges et maîtres de notre avenir. J'ai le coeur dans les talons. J'ai envie de vomir. Le café au lait solitaire de ce matin ne passe pas. C'est une nouvelle peur, différente de celle de chez moi. Elle ne concerne que moi. Elle me mène vers un combat qui m'appartient contrairement à celui que je vis depuis l'enfance. Je suis la seule à pouvoir l'enrayer, la stopper, la vaincre. Je suis seule face à cet enjeu. Celui de ma vie future. Ceci m'effraye, mais, je sais déjà au fond de moi que la victoire ne dépend que de ma façon de faire. Je sais, profondément que, mon avenir en dépend. Seul le courage me délivrera et m'apportera les clefs de la construction de ma vie.

Les résultats de l'examen s'afficheront dans quelques heures. Mes amies (si elles le sont vraiment), plaisantent et n'attachent certainement pas autant d'importance à ce rendez-vous stressant. Je ne pense qu'à une seule chose : comment supporter une éventuelle défaite ? Comment faire face à un fiasco ? Je suis seule aussi devant la vitre encore vide de toute liste. Ni ma mère ni mon père n'ont trouvé intéressant de m'accompagner. Je voudrais aller en cinquième, continuer mes études, exercer un beau métier... artistique, si possible. Je sais, que c'est un rêve,

simplement et seulement un rêve. Mes parents, m'estiment heureuse d'aller à l'école jusqu'à mes treize ans (ayant obtenu une dispense pour passer le C.E avant l'âge), puisqu'ils ont dû quitter l'école à douze ans, ma mère pour s'occuper de ses frères et soeurs, étant l'aînée quant à mon père, il avait obtenu ce Certificat d'Etude si gratifiant à son époque. Pourtant, en 1963, les hautes études existent et, il est facile à n'importe quel élève studieux d'y accéder. Sans doute, ceci est réservé à l'élite, dans notre milieu « on travaille à quatorze ans » ! Mais, un jour, je pourrais, sans doute, je pourrais le faire ! Je pourrais m'élever plus haut, à force de le vouloir.

Les quatre kilomètres à parcourir à pied depuis l'école Jules Ferry jusqu'à la maison m'ont parus très courts. Un immense cri est bloqué au fond de ma gorge, mes membres sont tétanisés en attendant la délivrance... Le coin du mur avec la pierre figée depuis des centaines d'années dans le sol, qui délimite mon quartier modeste de la zone pavillonnaire, les quelques maisons « chics » dépassées, le couloir sombre de tommettes rouges et de murs blanchis à la chaux, la porte avec la boîte aux lettres creusée à même le bois, et, voilà, j'y suis. Personne ne m'attend. Par une sorte de pudeur, je n'ai rien dit à qui que ce soit, à l'école, je suis partie, seule, en silence, en me répétant sans cesse, cette phrase : je l'ai, je l'ai !!! Une fois rentrée, ma joie explose, mes muscles se détendent, mon visage respandit. J'ai pu, oui j'ai pu l'avoir ce fameux Certificat malgré les soirées d'enfer, les retards à apprendre les leçons, les méchancetés de mes camarades, de mes maîtresses, j'ai pu l'avoir et, maintenant... tout va changer.

Bien sûr, malgré tout, mes parents sont contents... papa est fier. Il est vrai que, certains soirs de joie, il se posait sur le tabouret, à côté de moi, prenait mes livres et mes cahiers et il m'expliquait ce que je ne comprenais pas. Il était intelligent et peu de matières le gênaient. J'ai, au fond